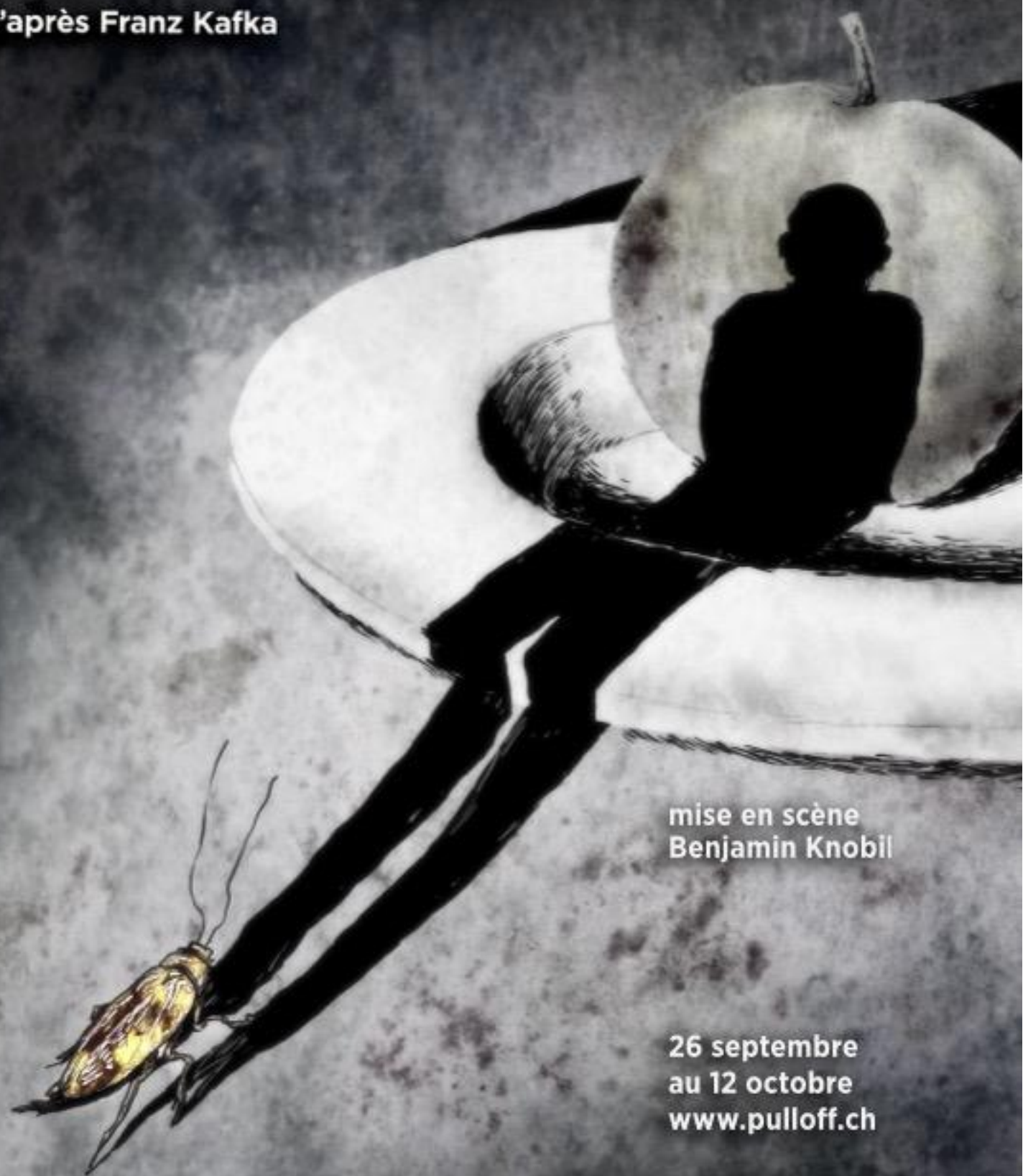


cie nonante-trois

LA MÉTAMORPHOSE

d'après Franz Kafka



mise en scène
Benjamin Knobil

26 septembre
au 12 octobre
www.pulloff.ch

Coproduction Pulloff Théâtres et compagnie nonante-trois



MIGROS
Pour-cent culturel

pulloff
THÉÂTRES

La Métamorphose

D'après Franz Kafka

Mise en scène et adaptation

Benjamin Knobil

Dramaturgie

Flavia Papadaniel

Avec

Valérie Liengme
Thierry Jorand
Delphine Delabeye
Luca Savioz
et Benjamin Knobil

Scénographie

Jean-Luc Taillefert

Décor sonore

Remy Rufer

Lumières

Estelle Becker

Costumes

Marine Lesauvage

Visages et accessoires

Viviane Lima-Chollet

Lumières

Estelle Becker

Compagnie Nonante-trois

benjamin.knobil@bluewin.ch

+41 79 679 70 38

Dossier, presse et photos disponibles :

<https://benjaminknobil.ch/la-metamorphose/>



FRANZ KAFKA

Franz Kafka est un écrivain tchèque de langue allemande (Prague, 1883 — Kierling, Vienne, 1924). Placée sous le signe d'une triple appartenance – juive, tchèque et allemande –, qui a déterminé l'orientation d'une recherche obstinée sur la loi, la littérature et la vie, l'œuvre de Kafka, reflet singulier des interrogations qui ont agité le début du XXe siècle, a donné lieu à toutes les interprétations : religieuses, existentialistes, politiques, psychanalytiques.

L'adjectif « kafkaïen » s'applique aujourd'hui communément à une situation angoissante à force d'absurdité, à un système dont les lois échappent à celui qui en est prisonnier. Glissement de sens réducteur qui fait apparaître les personnages de Kafka comme d'impuissantes victimes et assombrit désespérément son univers, alors que s'y manifestent les forces subversives de la révolte et de l'humour, à travers une technique narrative de plus en plus dépouillée au fil de son œuvre.

Vie et œuvre étroitement liées

La vie de Franz Kafka n'est qu'une succession d'insatisfactions, de fiançailles rompues, d'œuvres inachevées. Né à Prague le 3 juillet 1883, Franz Kafka est l'aîné de quatre enfants, et le seul garçon. En 1906, Kafka est docteur en droit. Il fait son stage, travaille quelque temps comme auxiliaire aux Assicurazioni Generali, compagnie particulièrement dure avec ses employés, avant d'obtenir, en 1908, un poste plus confortable à la Compagnie d'assurances ouvrières contre les accidents du travail. La vie de Kafka semble alors aussi morose que décousue. En 1917 se manifestent les premiers symptômes de la tuberculose pulmonaire.

Les velléités d'échapper à la famille, d'en fonder une autre, la relation au père et jusqu'à la tuberculose, sont si étroitement liés à l'écriture qu'ils sont indissociables de l'œuvre de Kafka. Le père est au centre de l'œuvre : la longue interrogation sur une relation faite de peur et de fascination, d'admiration et de répulsion, trouve son apogée dans la *Lettre au père*, rédigée en 1919, jamais remise à son destinataire. C'est un réquisitoire, et qui passe en premier lieu par un portrait contrasté des deux parties, non sans une exagération parfois comique.

Peu à peu, l'état de santé de Kafka s'aggrave et rend nécessaire un long séjour en sanatorium, de décembre 1920 à l'automne 1921. La tuberculose atteint le larynx et Kafka meurt le 3 juin 1924 au sanatorium de Kierling, près de Vienne. Entre la vie et l'œuvre, la relation est si étroite qu'en septembre 1917, Kafka écrit à son éditeur : « J'ai quelquefois l'impression que mon cerveau et mes poumons auraient conclu un pacte à mon insu. Ça ne peut pas continuer comme ça, a dit le cerveau, et au bout de cinq ans, les poumons se sont mis à l'aider. »

Son œuvre

- Regards (1912) - Le soutier (1913)_- Devant la loi (1915)_- La Métamorphose (1916) - Le Verdict (1916) - Un rêve (1917) - Chacals et Arabes (1917) - Rapport à une académie (1917)_- Dans la Colonie Pénitentiaire (1919) - Un Médecin de campagne (1919) - Première souffrance (1921)_- Un champion de jeûne (1924) - Le procès (1925*) - Le Château (1926*) - L'Amérique (1927*)_ - La muraille de Chine (1931*) - Description d'un combat (1936*)_ - Journal (1951*)_

La Métamorphose

Franz Kafka écrit *La Métamorphose* en 1912. Fonctionnaire à Prague, sa ville natale, il est alors âgé de 29 ans. Cette nouvelle occupe dans son œuvre une place singulière et passe pour l'un de ses textes les plus énigmatiques. Il installe ses personnages



dans des atmosphères sinistres, cauchemardesques, aux prises avec une société et une bureaucratie inhumaines, aliénantes. Son univers raconte des humains déracinés, broyés par le système, en proie à la culpabilité et à la contrainte. Il pousse la déclinaison de ces thèmes forts jusqu'à l'absurde et au réalisme fantastique. Dans cette allégorie, on entre vraiment dans ce que l'on appelle la vision kafkaïenne de la vie avec tout ce qu'elle comporte : absurdité, inutilité, handicap, routine insupportable, relations sociales convenues et relations familiales corrompues.

« En se réveillant un matin après des rêves agités, Grégoire Samsa se retrouva dans son lit, métamorphosé en un monstrueux insecte. » Telle est la première phrase de la nouvelle. Grégoire ignore les raisons de sa métamorphose et à aucun moment dans le texte, cette métamorphose n'est expliquée. Grégoire, représentant de commerce dans le domaine des tissus et de la confection, vit avec ses parents et sa sœur Grete dans le grand appartement familial de la rue Charlottestrassen. Les affaires de son père ont périclité cinq ans auparavant et seul le travail de Grégoire permet de faire vivre les siens et de leur assurer un train de vie assez confortable.

Devenu un insecte répugnant, il ne peut plus communiquer avec sa famille, mais comprend pourtant tout ce qu'il se dit. Il ne peut plus travailler, sortir, espérer la moindre vie sociale. Quant à ses parents, ils l'ignorent, n'éprouvent aucune compassion et ne cherchent pas à comprendre ce qu'est devenu leur « fils ». Seule Grete le nourrit, nettoie la chambre, en faisant le plus vite possible pour ne pas voir l'être immonde et inquiétant enfermé dans la pièce. Grégoire est ainsi devenu un monstre, que l'on cache et pourtant celui-ci culpabilise de ne pouvoir aider sa famille. Il tente de garder un peu de son ancienne humanité, suit de loin la vie dans l'appartement, et parcourt inlassablement les murs de sa prison dont on a ôté tous les meubles. Meurtri psychologiquement et physiquement, il désespère et finit par se laisser mourir pour échapper à sa condition. Sa mort est accueillie comme une véritable libération par ses parents et sa sœur.

L'élément fantastique de départ, c'est-à-dire la transformation de Grégoire en cafard, est très vite évacué au profit d'un réalisme très prégnant. Aucun des personnages ne s'étonne de ce qui arrive à Grégoire. Leurs réactions de rejet s'expliquent parce que sa transformation implique seulement des changements dans leur propre vie. À la fin du récit, lorsque la femme de ménage découvre le corps de Grégoire, elle crie au reste de la famille (dans certaines traductions) : « Venez voir un peu ça, c'est crevé ; c'est là, par terre, complètement crevé ». Grégoire, le monstre, est réduit à un « ça ».

Thématiques

Pourquoi monter la Métamorphose ?

Pendant ces temps covidés et confinés, l'envie ancienne de monter une adaptation de la Métamorphose de Kafka continue insidieusement de s'imposer à moi. Le héros, Grégoire Samsa, décide de s'abstraire d'un réel qui semble n'avoir aucun sens et auquel il ne trouve pas de prise. La vérité semble s'échapper du réel, les illusions semblent s'imposer dans un océan de défiance et d'indifférence. Dans notre monde qui brûle littéralement, l'économie et les modèles obsolètes continuent d'aveugler les structures sociales et familiales pour nous exposer au pire à la pire des pandémies: celle de repenser intimement et collectivement son existence

Une double métamorphose :

Au début de la nouvelle, Grégoire Samsa subit-il réellement sa métamorphose ou bien est-ce une façon d'échapper définitivement à sa condition et à ses obligations familiales? La Métamorphose est écrite entre le 17 novembre 1912 et le 7 décembre 1912 ; Kafka travaille parallèlement dans une compagnie d'assurances en tant que spécialiste de la prévention des accidents du travail, souvent des amputations, et dans une usine d'amiante. Il souffre dans ce travail autant que le héros de la nouvelle.

Grégoire Samsa se « métamorphose » en insecte. Il refuse d'admettre sa nouvelle condition, nie que sa voix change et que sa famille ne peut plus le comprendre. Puis il se rend compte que ses goûts changent, que les meubles de sa chambre l'encombrent, qu'il peut penser et marcher sur les murs. Tout en gardant ses sentiments humains, il apprend à devenir insecte et à utiliser son nouveau corps.

Parallèlement s'opère une autre métamorphose au sein de la famille : devant l'incapacité de Grégoire à subvenir à leurs besoins, les parents et la sœur passent de l'indifférence à la haine et l'excluent peu à peu du cercle de la famille. Ils travaillent pour gagner leur vie et sont contraints de prendre des sous-locataires. À la mort de Grégoire, la famille se soude à nouveau et pense enfin à l'avenir.

L'exclusion sociale : enfermement...

Grégoire devenu insecte, ou qui se prend comme tel, est enfermé dans un corps qu'il ne connaît ni ne maîtrise. Il se mure dans le silence puisqu'il a perdu la parole. Il perd progressivement son humanité pour finalement renoncer à la vie. Il s'enferme lui-même dans sa chambre, puis sa famille l'enferme pour ne pas le voir. Ce double enfermement signifie l'exclusion familiale et sociale. En cela, La Métamorphose décortique la dynamique de l'exclusion et reste tout à fait d'actualité.

... ou libération ?

Grégoire subvient seul aux besoins de sa famille et son travail permet aux siens de vivre assez confortablement. Cependant, il souffre au travail, dans ses relations professionnelles, et vit mal ses déplacements en train ainsi que le mépris de son patron. Il se sent à la fois indispensable et coincé dans une vie étriquée et ingrate. Où réside le véritable cauchemar ? Devenir un cafard, n'est-il pas un moyen de trouver de s'affranchir d'un réel fou, de trouver une libération inédite loin des injonctions d'une société absurde et déshumanisante ? Finalement, pour qui disparaît-il et pour qui meurt-il ? N'est-ce pas plutôt un nouveau départ, loin de son aliénation ?

Les relations familiales :

Grégoire met toute son énergie à faire vivre sa famille confortablement, mais cela lui

pèse et l'étouffe. Aussi, les relations au sein de la famille sont d'emblée ambiguës. Elles se détériorent très nettement au fil des jours : Grégoire n'est plus le fils, mais un monstre, un parasite, une aberration sociale qui empêche ses parents et sa sœur de vivre, qui les contraint à travailler, à partager l'appartement avec des sous-locataires, à cacher ce monstre qu'ils enferment dans sa chambre. La mort de Grégoire est vécue comme une véritable libération et permet d'envisager l'avenir en s'enfermant dans un conformisme mortel de manière libérée et décomplexée.

Mensonge et subversion

« L'aveu et le mensonge sont identiques, pour avouer, on ment et le mensonge est aussi vital que la respiration pour exister. Ce que l'on est, on ne peut l'affirmer puisque justement l'on est, on ne peut que communiquer ce que l'on n'est pas, c'est-à-dire le mensonge. » Grégoire Samsa, dans la *Métamorphose*, est parfaitement conscient d'être pris dans un paradoxe insoluble. Il est aussi persuadé, d'autre part, que ce paradoxe est la seule réalité qui existe, du moins pour lui. Kafka l'illustre en manipulant insidieusement le mensonge et la subversion. Il délègue à ses personnages la double fonction de victimes et de fauteurs de troubles.

L'ironie et la force subversive de ses textes résident dans le jeu entre la surface et les profondeurs, la vérité apparente et le mensonge réel. Tout en donnant à Grégoire Samsa les caractéristiques de la victime, Kafka glisse furtivement d'autres indices, parfois à peine visibles, qui réduisent à néant ce qui vient d'être suggéré. Ce jeu avec le lecteur qui met en évidence le décalage entre illusion et réalité. Il en résulte un effet comique particulièrement destructeur, de sorte qu'il ne reste plus qu'un rire feutré, celui que fait entendre Kafka lorsqu'il s'observe dans le monde.

Et si cette *Métamorphose* était moins angoissante et terrible, et finalement un appel d'espoir vers la libération d'une jeunesse d'une société qui marche sur la tête.



Mise en scène

Adaptation

Le travail d'écriture et d'adaptation de Benjamin Knobil a souvent été décrit comme kafkaïen et obsessionnel, en particulier sa pièce « Boulettes » fortement inspirée de la Métamorphose. Ici, il propose une trame linéaire suivant la structure de la nouvelle. La narration pure du texte est passée à la première personne pour tous les personnages.

Loin de sa réputation sombre, cette adaptation de la Métamorphose a pour objectif d'être une ode à la jeunesse, un appel au changement, au refus des conformismes mortifères de nos sociétés. Comme indiqué dans les thématiques, le désir est de proposer un spectacle vivant, dynamique, à l'humour noir, certes, mais avec une fin ouverte vers un avenir.

Décor

On propose une structure pivotante avec deux côtés en tulle transparent épais. Le principe du tulle est de pouvoir être, suivant l'éclairage, opaque ou transparent. C'est autour de cette boîte que la famille de Grégoire Samsa confinée et écrasée évolue autour d'une cuisine spartiate et intemporelle.

La boîte est la chambre de Grégoire Samsa permettant de distinguer à l'intérieur des transparences et des ombres. Le propos est de ne jamais voir Grégoire Samsa et donc de mettre l'imagination du spectateur en jeu. Dans cette « chambre » et sur sa structure, l'acteur pourra ainsi parcourir tout l'espace, littéralement du sol au plafond.

Un jeu rythmé et musical

Outre Grégoire Samsa, il y a quatre interprètes qui jouent tous les rôles avec un style de jeu drôle, concret et réaliste. Il s'agit que le spectateur puisse profondément s'identifier à chacun des personnages qui ne sont pas aussi caricaturaux qu'ils semblent l'être. Chacun portent une part de réalité qui fait réfléchir. La dynamique musicale est particulièrement mise en valeur par un accent mis sur le rythme de la parole et des corps.

Musique et son

En plus de Delphine Delabeye au violon, Remy Rufer a créé une partition sonore insidieuse pendant toute la représentation. Les bruits du réel, craquements de parquet, bruits de pattes d'insectes, sons de repas, du trafic et de la radio de la rue extérieure, etc. passeront du réalisme à l'onirisme suivant les moments pour créer une sensation de vertige.

Éclairages et vidéo

Pour l'éclairage on joue ici sur des intensités faibles pour accentuer l'idée d'enfermement aussi bien l'intérieur qu'à l'extérieur de la boîte. Pour l'extérieur, on joue sur des projecteurs latéraux et des rampes pour créer des angles inquiétants sur les visages. Pour l'intérieur, on utilise des leds et des mini pars pour créer des ombres et distinguer la forme et les actions du comédien acrobate.

Une esthétique atemporelle

Dans ce conte, les costumes et l'esthétique sont résolument atemporels. Il paraît plus intéressant encore de créer les conditions de suggestion d'un imaginaire dystopique, voire d'une expérimentation. Car finalement, quelle est ici la place exacte du spectateur ? Assiste-t-il à une représentation ou à une expérience ? Qu'est-ce qu'il lui

garantit qu'il n'est pas en ce moment lui-même le coléoptère d'une expérimentation humaine déshumanisante ? Et alors, qui sont les véritables cafards ?

Une pièce tous publics avec un focus sur les jeunes adultes

Pour cette Métamorphose, ma focale est particulièrement dirigée vers les adolescents, les jeunes adultes. Cette sensation d'être inadapté, de se sentir peu à peu disparaître dans un environnement ressenti comme injuste et impossible est un vrai enjeu de bien-être et de santé mentale. J'organise volontiers des rencontres avec autour de ses thématiques en amont et en aval dans des écoles à ce sujet.

En effet, depuis mes débuts, j'ai toujours eu à cœur de provoquer des rencontres avec de populations décalées du champ culturel commun, car la scène a toujours été pour moi l'occasion d'un dialogue éclectique et transversal avec la société.

Ce travail continu de partenariat et de médiation avec le tissu social et surtout académique m'est consubstantiel. Le théâtre me paraît non seulement culturellement et économiquement utile, mais je pense qu'il contribue à comprendre sensiblement nos vies et à renforcer le lien social. Au-delà du divertissement, un théâtre a pour but d'ouvrir l'imaginaire, de créer du plaisir et des perspectives critiques, autour de la chaleur d'un spectacle.





Benjamin Knobil, metteur en scène et dramaturge

Né en 1967, français par sa mère (originale d'Oran) et américain par son père (originale de Berlin), Benjamin Knobil a passé sa jeunesse entre Londres, Bruxelles et Paris, où il suivit, parallèlement à des études d'histoire à la Sorbonne, une formation à Théâtre en Actes de 1986 à 1989 sous la direction de Lucien Marchal, avant de suivre des stages dirigés notamment par Peter Stein, Luca Ronconi, Yannis Kokkos ou Joël Pommerat.

Écrivain, acteur et metteur en scène de théâtre et d'opéra, il crée plus d'une trentaine de spectacles en Suisse et en France dont *Boulettes* (prix SSA 2008), *L'Enfant et les sortilèges* de Ravel et Colette (2010), *Le Chant du Crabe* (2011) *Crime et Châtiment* de Dostoïevski (2013), *La Putain de l'Ohio* de Hanok Levin (2017), *Les Clochards Célestes du Rebetiko*, (2020) ou son texte *Neil* mis en scène par Dylan Ferreux. En 2023-24, Il est artiste associé pour deux ans au TKM et a monté une adaptation remarquée de *L'Oiseau Bleu* de Maurice Maeterlinck.

Plus de renseignements : <http://benjaminknobil.ch>



Luca Savioz, comédien

Diplômé du Conservatoire de Genève et de la Manufacture à Lausanne, Luca Savioz a travaillé avec, Tiago Rodrigues, Pierre Lepori, Julien Meyer, Pauline Castelli, Pierre-Angelo Zavaglia, Jean-Daniel Piguet, Florence Rivero, Pauline Castelli, Nicolas Zlatoff, Coline Ladetto, Claire Nicolas, Jonathan Diggelman, Nathalie Pfeiffer, Dominique Würsten, et Nicolas Gerber



Valérie Liengme, comédienne

Elle a suivi sa formation au Conservatoire de Lausanne, section art dramatique (SPAD), sous la direction d'André Steiger et a obtenu son diplôme en juin 1995.

Elle a travaillé au théâtre avec divers-ses metteurs-ses en scène (Pasquier-Rossier, Anne-Cécile Moser, François Gremaud, Mathias Urban, Omar Porras, Sandro Palese, Olivia tchiki Trnka, Eric Devanthery, Marc Liebens, Andrea Novicov, Pierre-Isaïe Duc, Benjamin Knobil... entre autres).

Elle touché à l'expérimental et à la performance avec théâtre L, Karelle Ménine, Christophe Jaquet, Sabine Zaalene et à la performance musicale avec Velma, et Boom production. Elle a été assistante à la mise en scène de Jaques Roman, Cie l'organon, Clara Delorme, Nicole Seiler, a joué dans des métrages, a participé à de nombreuses lectures que ce soit pour la radio, des musées ou la scène et a mis sur pied six médiations dans le cadre du spectacle « le pré ou les poèmes skilistiques ».

Avec la cie Le Coût du Lapin. elle a écrit et mis en scène « *Squeak* » en 2002 au théâtre de l'arsenic, « *Romance proposition n01 : A House full of Tigers* » présenté au théâtre 2.21 en 2016, et « *Romance proposition N0 2 : dancing in a dark desert* » en 2019 au Galpon, à l'oblo et à l'échandole.

Delphine Delabeye, comédienne et altiste

Elle est diplômée en mise en scène de la Manufacture en 2021 et de l'école Dimitri en 2018 comme comédienne.

Outre ses propres projets et mises en scène, elle a travaillé comme comédienne pour Benjamin Knobil , Adrien Borruat

Jana Sturny

Marjolaine Minot et Günther Baldauf et Marjolaine Minot, Geneviève Pasquier, Olivia Corsini et Serge Nikolai

<https://www.comedien.ch/comediens/delphine-delabeye/>

Thierry Jorand, comédien

Au théâtre, il a travaillé notamment sous la direction de Marcella San Pedro, Frédéric Polier, Mathias Urban, Daniel Wolf, Julien Georges, Anne Bisang, Eric Jeanmonod, Gilles Carrar. Philippe Koller, George Guerreiro, Raoul Pastor, et Mauro Bellucci et Benjamin Knobil. Au cinéma et à la télévision Il a tourné sous la direction de Daniel Calderon, Séverine Cornamusaz, Helena Hazanov, Patricia Platner, Claude Champion, ou Alain Tanner.



<https://www.comedien.ch/comediens/thierry-jorand/>

Grâce à un dispositif ingénieux, une adaptation par petites touches ménageant des moments d'humour, Benjamin Knobil offre au Pulloff une *Métamorphose* qui captive

Ça gratte et ça démange

ISABELLE CARCELES

Théâtre ▶ Dans le célèbre récit de Franz Kafka (1883-1924), le protagoniste se réveille transformé en «un monstrueux insecte», et tout le quotidien familial en est irrémédiablement bouleversé. C'est un petit matin comme les autres, en apparence, sauf que Grégoire Samsa ne s'est pas réveillé à temps. Les autres membres de la famille sont pris de court, et tentent d'entrer dans sa chambre, qui est fermée à clé.

Comment faire pour montrer l'inmontrable, l'inconcevable? La mise en scène ménage parfaitement cette entrée en matière, entre décors opaques, lumières qui sculptent des ombres chinoises, et les effrayantes contorsions nerveuses et saccadées de l'infortuné jeune homme (Luca Savioz). La structure pivotante du décor (Jean-Luc Taillefert) livre alternativement à la vue la chambre à coucher plongée dans une demi-obscurité, où s'agitte et soliloque ce fils qu'on ne verra jamais vraiment, et la cuisine exigüe, aux couleurs criardes, où se réunit la famille. La mère, fragile, asthmatique (Valérie Liengme), le père rabaisant, égoïste (Thierry Jorand), et la sœur, Grete (Delphine Delabeyre), qui va rester loyale – pour un temps – à son frère.

Insecte répugnant

Les préoccupations essentielles de Grégoire Samsa, au départ de cette «mésaventure» comme l'écrit Kafka, c'est son travail: il va arriver en retard, son patron va le congédier, il ne pourra plus

subvenir aux besoins de sa famille... On reconnaît dans ses mots, dans ses soucis, ses ruminations, un surmenage et une haine de ce monde du travail que Kafka connaissait très bien, puisqu'au moment de l'écriture de la nouvelle (écrite en un mois, en 1912), il est employé à la fois dans une compagnie d'assurances et dans une usine d'amianté. Benjamin Knobil parvient à introduire quelques moments d'humour en tournant en dérision le vocabulaire confit d'anglicismes du fondé de pouvoir-assistant manager qui

vient traquer son employé désempant jusqu'à dans sa chambre.

Sa famille navigue entre colère, dégoût, répulsion, et inquiétude, devant son déclassement forcé. Qui paiera maintenant l'appartement, les cours de violon de Grete, tout le train de vie auquel tous se sont habitués? Tout est corrompu, tout est claustrophobisant dans cet univers étroit: la seule joie de Grégoire Samsa était de regarder par sa fenêtre l'hôpital, de l'autre côté de la rue. Devenu un insecte répugnant et géant, son

odeur inconcommodement forte le reste de la famille, qui va s'éloigner, renoncer à retrouver le fils/frère gagne-pain, s'enfoncer dans la honte (mention spéciale pour le décor sonore signé Remy Rufer, qui introduit avec discrétion et efficacité une ambiance de malaise, d'étouffement.)

Echapper aux règles

Benjamin Knobil a débuté sa carrière d'auteur par une forme d'hommage à *La Métamorphose*, le spectacle *Boulettes* (2010). La destinée de Grégoire Samsa, sorte d'Hikikomori (syndrome

d'isolement social extrême, principalement connu au Japon) dans la Prague du début du XX^e siècle, ne pouvait que le fasciner. Il manifeste avec ce spectacle le désir également d'enviesager cette destinée comme une transformation positive, comme une manière d'échapper aux règles, aux normes, à l'écrasement de l'individu par un carcan familial et social implacable. Son protagoniste ne se contente pas de mourir, à la fin. Il s'envole. Comme un papillon.

Jusqu'au 12 octobre, Pulloff, Lausanne, www.pulloff.ch



La claustrophobie règne dans l'univers étroit de Grégoire Samsa, devenu un insecte répugnant et géant. DR

Critique sur :
[Le blog de Francis Richard](#)



La comédienne Lou Golaz tombe sur des créatures fantastiques, ici une diva queer des Folies Bergère, jouée par Côme Veber. (RENEIS, 4 MARS/LAUREN PASCHE)

Pièce légendaire, «L'Oiseau bleu» distille toujours ses sortilèges

SCÈNES Benjamin Knobil ressuscite au Théâtre Kléber-Méleau de Renens la féerie théâtrale du Prix Nobel de littérature Maurice Maeterlinck. Une troupe gamine brille au pays des songes, entre comédie musicale et orgie fellinienne

ALEXANDRE DEMIDOFF
X @alexandredmff

Maurice Maeterlinck (1862-1949) serait tombé de son perchoir devant son *Oiseau bleu* qui reprend son vol, avec panache, au Théâtre Kléber-Méleau à Renens depuis mardi. L'écrivain belge, Prix Nobel de littérature en 1911, amoureux des abeilles auxquelles il a consacré un essai, n'aurait pas reconnu sa construction: l'histoire de deux enfants, Tyltyl et sa sœur Mytyl, qui s'échappent, le soir de Noël, avec la Fée, à la recherche d'un énigmatique oiseau bleu. Mais il aurait adoré retrouver la ligne de fuite de sa fable, ses personnages sucrés-salés, sa folie tempérée, son mysticisme gamin.

La jeune troupe jubile sur toutes les pentes de la tentation

Car le metteur en scène franco-suisse Benjamin Knobil et sa troupe parviennent à cela: offrir un printemps enchanté à une pièce canonisée qui fut, à sa création en 1908 au Théâtre d'Art à Moscou, un immense succès. Monté par Constantin Stanislavski – comédien génial dont les écrits sur la formation de l'acteur continuent d'inspirer les écoles de théâtre –, le spectacle se serait joué près de 800 fois, jusqu'en 1938. Paul Aron, dans sa postface de l'œuvre (Editions de la Fédération Wallonie-Bruxelles, collection Espace Nord), note que, dès 1910, elle triomphe à Broadway, au point de bientôt tourner dans tous les États-Unis, avec une machinerie électrique dernier cri et... 87 décors.

Si le sujet transporte, si ce vol plané au cœur d'une géographie céleste et souterraine – la maison des morts est une des stations du voyage – fouette l'imagination des décorateurs et des metteurs en scène, les rêveries de Maeterlinck peuvent aussi confiner à la fadaise. Constantin Stanislavski le premier le soulignait: il fallait éviter l'imagerie cucul la praline. Le merveilleux, au théâtre, repose sur l'éperon du plaisir, c'est-à-dire sur le bonheur de

la surprise, sur la science aussi du dosage. Trop de poudre de perlimpinpin gâche la plus raffinée des pâtisseries. En pâtissier mélomane qu'il est, Benjamin Knobil maîtrise ses tours.

Un piano ensorcelé

Vous voulez goûter? Sur scène, un vieillard dans un fauteuil roulant égrène sa mélancolie au piano. C'est Tyltyl à l'hiver de sa vie, incarné, dans un hospice médicalisé, par le comédien et musicien Didier Puntos – qui signe aussi les arrangements. Il a ces mots qui sont le cap du spectacle: «Oui, l'accord en ré majeur! L'oiseau peut être caché entre deux notes.»

Mais voilà qu'on frappe à la porte de la chambrette. Une infirmière en blouse verte, coiffée d'un bonnet de père Noël – écho à la situation initiale de la pièce – s'inquiète de l'humeur du patient. C'est la fée Bérlyne (Amélie Chérubin-Soulières) en vérité. Elle a le cœur en ficelles: sa petite fille a le mal de vivre; seul l'oiseau bleu pourrait lui rendre le goût des musardises altièrès.

Bigre! Que peut faire Tyltyl l'ancien pour sa Samaritaine? User du pouvoir que lui confère un petit diamant. Il lui suffit de le tourner pour que les huis du monde invisible s'ouvrent. Un garçon en pyjama surgit: c'est Tyltyl le jeune interprété par la merveilleuse Lou Golaz, autant de talent que d'ingénuité. Et dans son sillage, le bazar anthropomorphe de Maeterlinck: la Chienne (Auréli Rayroud), le Chat, ce traître dont il faudra se méfier (Philippe Annoni), le Pain (Diego Todeschini), la Lumière (Côme Veber), etc.

C'est cette escorte-là qui entourera l'enfant dans sa quête de l'oiseau bleu, cette chimère qui est peut-être l'antidote à la mort. Le spectacle s'ouvre alors comme le coffre à costumes du *Grand Meaulnes*, ce roman brumeux et pénétrant d'Alain-Fournier. La poussière se fait étincelle, la gravure patinée vision de l'au-delà. Formidable séquence par exemple que celle où le gamin voit descendre du ciel ses grands-parents morts assis sur la balançoire de leur premier baiser. Toute une tribu de fantômes masqués invite le visiteur à vivre parmi eux.

Plumes libertines

Mais l'éternité a ses limites. Et l'oiseau bleu règne sur un azur inaccessible. Le fil narratif est ténu. Le coffret à jouets de Benjamin Knobil a heureusement des ressources insoupçonnées. Sur la scène circulaire comme une grande roue de la fortune – œuvre du scénographe Jean-Luc Taillefert – des mondes fantastiques défilent en cascade. La confrérie des chênes menace ici de condamner

à la pendaison Tyltyl, fils de bûcheron. Les Folies-Bergère – mais en mode queer, avec un damoiseau moustachu déployant des éventails rouges géants – et leurs créatures de strass et de plumes jouent les enchanteresses surprises.

«Tournicoti, tournicoton»: nos songes bégaient ainsi. Tout est là, dans cette échappée batifoleuse: la tension dramatique faiblit parfois, mais la jeune troupe – sept interprètes sur neuf sortent de l'école de théâtre – jubile sur toutes les pentes de la tentation, celle de la comédie musicale (Lee Maddeford signe la partition) comme celle de l'orgie rose bonbon. Derrière son clavier, Didier Puntos, lui, fait tourner son brillant magique. Et c'est la scène alors qui pivote, ce plateau à trappes multiples qui est le vrai diamant de l'affaire. Chez Benjamin Knobil, «l'oiseau bleu» est l'esprit du jeu, c'est-à-dire du théâtre et de ses deus ex machina. Tout le reste est spéculations et caquetage. ■

L'Oiseau bleu, Théâtre Kléber-Méleau, Renens, jusqu'au 24 mars.

LE COURRIER

L'ESSENTIEL, AUTREMENT.

L'Oiseau bleu et la magicienne rose

Théâtre ► Au TKM, à Renens, Benjamin Knobil revisite une pièce écrite en 1908 par le prix Nobel Maurice Maeterlinck, étrange objet sans pareil qui laisse exploser l'inventivité du metteur en scène.

L'Oiseau bleu, au départ simple conte de Noël, prend finalement la forme d'une pièce – pour enfants – en six actes et douze tableaux pour une soixantaine de personnages... on mesure l'immense travail d'adaptation exigé pour répondre aux exigences actuelles des théâtres. A ses débuts, *L'Oiseau bleu* connaîtra une carrière triomphale, de New York à Paris, après sa première à Moscou le 2 mars 1911. C'est l'année où Maurice Maeterlinck, brillantissime touche-à-tout, reçoit le prix Nobel de littérature. Il a 49 ans, il se distingue par des œuvres théâtrales (notamment le mélodrame *Pelléas et Mélisande*, 1892), des essais de biologie (*La vie des abeilles*, 1901), sans oublier ses poèmes, ses essais mystiques... Il s'intéresse tout particulièrement à l'âme, d'une manière qui peut nous sembler troublante, un siècle plus tard.



Une esthétique entre conte gothique et music-hall. LAUREN PASCHE

En effet, dans *L'Oiseau bleu*, sur la scène du Théâtre Kléber-Méleau avant celui de Grand-Champ, tout a une âme. Les êtres humains ou plutôt, le seul être humain, Tytyl, un homme très âgé, figé sur son fauteuil roulant, et son double – lui, enfant. Mais aussi l'eau, le feu, le pain, les animaux, la lumière, la nuit... Et la fée? Ça reste à voir. L'histoire est si fantastique, si échevelée, infusée de contes, de théâtre élisabéthain, qu'elle semble irracontable.

Essayons quand même: en résumé, la fée Berylune demande à

Tytyl de chercher l'oiseau merveilleux qui sauvera sa fille d'une maladie qui nous affecte tous: «elle voudrait être heureuse». Berylune lui offre un diamant qui permet de voir l'âme des choses. Les lieux et les êtres rendus extraordinaires par la vertu du diamant, il devient possible de revoir les grands-parents morts, de parler avec des enfants qui ne sont pas encore nés.

Car la mort est le sujet central de *L'Oiseau bleu*, la mort qui talonne les protagonistes, le «sommeil éternel» qui les terrifie. Le

voyage initiatique à peine commencé, on sait déjà comment il va finir. Mais c'est un voyage que Benjamin Knobil prend en plaisir extrême à nous décrire, et nous à regarder, dans un crescendo de surprises et d'émerveillements. C'est d'abord avec le talent des comédien·nes, jeunes espoirs dans leur majorité, aussi à l'aise dans le chant, la danse, que dans le jeu ou la pantomime. C'est ensuite avec la scénographie de Jean-Luc Taillefert tout à fait remarquable, qui permet des changements de décors et d'ambiance qui vont du conte gothique à la revue de music-hall (mention spéciale aux costumes, ébouriffants) jusqu'au film de science-fiction – sans oublier *Le Magicien d'Oz*!

Benjamin Knobil, écrivain, acteur et metteur en scène de théâtre et d'opéra, a remanié *L'Oiseau bleu* en y ajoutant très librement des éléments volontairement anachroniques dont la sensibilité écologique est en phase avec celle de Maeterlinck: le résultat est féérique.

ISABELLE CARCELES

Jusqu'au 24 mars, TKM, Renens, tkm.ch; puis les 2 et 3 mai, Théâtre Grand-Champ, Gland, grand-champ.ch

Théâtre

24heures Samedi-dimanche 9-10 mars 2024

Un «Oiseau bleu» planant au TKM

Ressusciter «L'Oiseau bleu», pièce de Maurice Maeterlinck comprenant à l'origine douze tableaux et une soixantaine de personnages, était un défi de taille. Benjamin Knobil le relève avec poésie jusqu'au 24 mars au TKM. Pour narrer l'histoire de Tytyl, homme au crépuscule de sa vie chargé par une fée (magnétique Amélie Cherubin-Soulières) de retrouver un oiseau guérisseur grâce à un diamant magique, le metteur en scène lausannois a fait le choix d'une féerie justement dosée, toujours à deux pas du réel. La délégation d'âmes qui escorte Tytyl dans une quête passant par divers univers est la meilleure manifestation de cet ancrage. Esprits du feu, de



Les enfants à naître attendent leur heure sous bonne garde. LAUREN PASCHE

l'eau, de la lumière, d'une chienne, d'un chat, du pain (drôlissime Diego Todeschini) et de Tytyl enfant (excellente Lou Golaz), tous sont joués avec physicalité et intelligence par la troupe.

Face à la vivacité de jeu des comédiennes et comédiens, le diamant au centre du décor, version géante de celui reçu par Tytyl, sait se faire oublier. S'il sert bien de cache à des marionnettes et que des trappes s'y ouvrent (notamment dans la très réussie séquence du Palais de la Nuit), ce n'est jamais par pur caprice scénographique. Les pistes réflexives s'esquissent alors, sans lourdeur: peur de la mort, quête de jouvence, respect

de la nature (avec quelques piques féroces d'actualité bien trouvées). La scène de comédie musicale, grand-guignolesque à souhait, fait sourire évidemment. Mais c'est davantage dans des choix de mise en scène au premier regard plus anecdotiques que cet «Oiseau bleu» prend vraiment son envol. L'instant où la fée accroche délicatement la cage à oiseaux au porte-perfusion de Tytyl – signe que rester en action reste le meilleur médicament au temps qui passe – est de ceux-là. **Lea Gloor**

Renens, TKM, jusqu'au 24 mars (ma, me, je 19 h, ve 20 h, sa, di 17 h 30), dès 12 ans. www.tkm.ch.

Dernières mises en scène de Benjamin Knobil

2025

LA VISTE DE LA VIEILLE DAME, de Dürrenmatt avec le Théâtre du Clédar

LA NIQUE À SATAN de Franck Martin, Victoria Hall à Genève et tournée

2024

L'OISEAU BLEU, de Maurice Maeterlinck au TKM et tournée

2023-25

KNOBILOSCOPE, texte et mise en scène avec Louise Knobil au Casino Théâtre de Rolle

2023

FEMMES PARALLELES, texte et mise en scène à l'Oriental-Vevey et tournée

2022

BORIS, MOZART, VIAN ET NOUS, collage musical au théâtre du Crève-Cœur à Genève

2021-23

ANTIGONE de Sophocle, adaptation Didier Carrier au Théâtre Pitoeff et Pulloff

2020-22

LES CLOCHARDS CELESTES, création au Théâtre du Jorat et tournée

2017-20

LES AVENTURES DE PETCHI ET VOILA-VOILA de Benjamin Knobil CCN et tournée,

2019

ORWELL I&II, montage et adaptation de textes de George Orwell

JEANNE ET HIRO, opéra et livret Richard Dubugnon.

2018

LES TROIS BAISERS DU DIABLE, opéra de Jacques Offenbach, réécriture du livret de Mestépès.

LA CITADELLE DE VERRE de Christin et Bilal, Louis Crelier, Opéra au temple du bas Neuchâtel

2017

L'HISTOIRE DU SOLDAT de Ramuz et Stravinsky, création au Château de Chillon

LA PUTAIN DE L'OHIO de Hanokh Levin, Contexte-Silo à Lausanne et tournée

2016

BOUFFONS DE L'OPERA, de Benjamin Knobil, musique Lee Maddeford, midi théâtre

TCHECKOV COMEDIES, comédies de Tchekhov, Théâtre du Crève Cœur à Genève et tournée

2010-15

L'ENFANT ET LES SORTILEGES, de Maurice Ravel et Colette, produit par l'Opéra de Lausanne

2015

LOVE ON THE (MEGA) BYTE, de Benjamin Knobil, musique Lee Maddeford, au Théâtre 2.21 à Lausanne.

2014-2015

VOX APPEAL, mise en scène du groupe vocal Voxset à Beausobre et tournée.

SAUTCROCHE AUX PETITS OIGNONS, écriture et mise en scène, chansons Marie Henchoz,

2014

L'AMOUR MASQUÉ, opérette de Sacha Guitry et André Messager à Équilibre Fribourg

2013-2014

CRIME ET CHATIMENT, de Dostoïevski, Création Grange de Dorigny Lausanne, Petit théâtre de Sion, Arbanel Treyvaux, Théâtre du Grütli à Genève, Théâtre de l'Atalante à Paris

2013

L'ENQUETE, d'Hérodote, création au Théâtre 2.21 Lausanne.

2010 – 2013

BOULETTES / IM BANN DER BULETTEN de Benjamin Knobil, création au Pulloff à Lausanne, et tournée Romande et Suisse Allemande.

Pour plus d'informations <http://benjaminknobil.ch>